

Libretto

DMITRI BORTNIKOV

LE SYNDROME
DE FRITZ

roman

Traduit du russe par
JULIE BOUVARD

libretto

Titre original :
Sindrom Fritsa

© 2003 by Dmitri Bortnikov.

© Les Éditions Noir sur Blanc, Lausanne, 2010, pour la traduction française.

I.S.B.N. : 978-2-7529-0763-9

Né à Samara en Russie en 1968, Dmitri Bortnikov a interrompu ses études de médecine pour faire son service militaire puis fut tour à tour cuisinier, aide-soignant dans une maternité, professeur de danse dans une maison de redressement et légionnaire. *Le Syndrome de Fritz*, son premier roman, lui a valu en 2002 le Booker Prize russe et le National best-seller. Il a publié depuis plusieurs autres textes aux Éditions du Seuil et chez Allia, et vit désormais à Paris.

*À Amin, un gars du Liban,
disparu à Paris sans laisser de traces*

PREMIÈRE PARTIE

LE DÉSERTEUR

Direction Châtillon-Montrouge

On m'appelle Fritz. Fritz, c'est mon surnom. Aussi loin que remontent mes souvenirs, on m'a toujours appelé comme ça. Ne me demandez pas pourquoi. J'étais « Fritz » quand j'étais obèse, une casquette à oreillettes vissée sur le chef ; je l'étais toujours quand je l'ai virée et que mes kilos ont fondu. Le surnom, lui, n'a pas bougé. Fritz je suis, Fritz je reste. Faut croire que ça ne dépend pas de soi.

Je pourris entre ces quatre murs. Dans l'espèce de serre tropicale qui me fait office de chambre. Ça sent la charogne, ici. De vieux bouquets ressuscitent par enchantement. J'observe le niveau de l'eau baisser à vue d'œil dans le vase. Même morts, les iris continuent de pomper la flotte, redressent la tête. J'assiste à leur dernier spasme.

Au marché sous le pont de Plaisance, j'ai pour habitude de ramasser les fleurs jetées. J'allume une cigarette et libère la fumée sur elles. Pour qu'elles crèvent. Pour que les points se remettent sur les *i*. Sauf qu'ici, c'est les tropiques. Entre les quatre murs de ce réduit, dont la fenêtre s'ouvre péniblement sur le mur d'en face ; dans ce boyau aveugle qui a pour nom « Thermopyles ».

Je me décompose à petit feu.

L'humidité a envahi les lieux. Le linge ne sèche pas, les cigarettes ont un arrière-goût de serpillière. Je vis dans un pressing qui aurait disjoncté, à l'intérieur d'une machine à

laver. Ma veste empestait un mélange détonnant de pétrole, de tabac froid et de je ne sais quelle autre merde. Odeur spécifique de l'épidémie. Mon jean ferait une arme biologique d'enfer.

L'hiver dernier, on se serait cru dans un sauna gelé. Une expérience à vivre. Imaginez-vous trempé jusqu'aux os, des gouttes de jus étrange sur la poitrine. Vous vous désapez, vous ouvrez la fenêtre. Vent et pluie se déchainent au-dehors. Vos dents guincent la polka. Vous allumez un petit poêle à pétrole japonais. La vitre se couvre d'un voile opaque et vous pouvez y tracer avec le doigt : « Je t'aime profond, la vie. Debout et par-derrrière. » Une à une, les lettres se mettent à dégouliner.

À l'heure où j'écris ces lignes, les jeux sont faits : les deux flics du fisc ont fini de retourner les affaires de Sergio. Ils ont déniché les passeports et mis à sac le coffre aux documents. C'est arrivé pendant la nuit. Ils sont entrés chez nous comme chez eux.

Sergio et moi, on était dans un bar, place de Catalogne. Sergio se cherchait un modèle, un visage singulier. La nuit, ce lieu accueillait un public exotique : des Arabes pour la plupart, propriétaires des sex-shops de la Gaîté. Des gars sérieux, aussi prompts à sourire qu'à couper les gorges. Régulièrement, les têtes blondes de deux Suédois tranchaient dans le décor. Depuis qu'ils avaient fait l'acquisition d'un cheval, ces deux cons étaient devenus accros aux courses. Il leur arrivait même de se battre, mais d'une façon étrangement pacifique, à la manière des joueurs d'une équipe de hockey, après le match. Une Chinoise lilliputienne faisait aussi son apparition, une artiste peintre, spécialisée dans les mains de travestis.

– Un thème profond, expliquait-elle. Très profond. Personne n'y a pensé.

Et puis il y avait Madame Jamais. Ah, Madame Jamais !

la Grande Ensorceleuse... Elle venait là à moitié nue, en sari léger, accompagnée d'une colombe. L'oiseau volait au-dessus d'elle, en messager. Madame Jamais vivait de choses et d'autres. Un jour que nous remontions l'avenue Pernety, Sergio et moi, elle nous avait apostrophés depuis le seuil de sa porte. Elle sentait la cannelle à plein nez. Avec ses cheveux flamboyants et son âge certain, elle ressemblait à une sorcière.

– Par ici, mes jolis... Ah, jeunesse, jeunesse. On s'est enfin rasés ce matin... Enfants!

Elle nous effleurait comme si nous étions des verres en cristal. Elle nous portait à ses lèvres! Madame Jamais... Plus tard, cette femme devait m'apparaître en rêve.

Nous l'avons suivie dans un dédale de corridors, au fin fond de sa petite entreprise. En tête de notre procession, la colombe volait pesamment. Les murs recouverts de plastique d'emballage rappelaient un théâtre abandonné.

Effluves de parfum... Bâtonnets bruns jetés dans le brasier d'une femme vieillissante.

Le dédale de corridors aboutissait à un réduit. Madame Jamais affichait un sourire énigmatique. Elle se foutait de nous, c'est sûr, mais nous étions incapables de résister à son eau-de-vie. Chaque fois qu'on passait devant sa boutique, on se disait: «On ne cédera pas», et chaque fois, on cédait, on lui emboîtait le pas, on la suivait au cœur de son labyrinthe. Elle nous offrait de la prune dans de lourdes timbales. On buvait en silence. Et on se mettait à rougir. Tous les trois, d'un bel ensemble. Sergio me tirait par la manche. Mais la colombe volait au-dessus de nos têtes, captant nos regards, dissipant nos esprits. Les rayons du soleil illuminaient la pièce; on se trouvait à l'intérieur d'une cathédrale. La cathédrale miniature d'une vie. Une minuscule chapelle privée. Madame Jamais souriait. Elle se prenait à rêver: elle voguait sur les mers du Sud aux côtés de son mari, un marchand très riche, fils d'amiral.

– Oh, mon époux... Mon cher et tendre Guy. Son magnifique uniforme blanc, brodé d'or. Une merveille de beauté! Et notre Sud, mon Dieu! Notre Sud à nous. Nos voyages... Nous n'échangions pas une parole, vous savez. Il n'aimait pas parler. Non. Ce qu'il aimait, c'était me regarder. Il me dévorait des yeux en souriant. À l'époque, oh, j'étais un succulent petit piment! Il y trempait son cœur...

Son corps se balançait doucement. En cadence avec la proue invisible de son bateau.

– Ma vie, mon Dieu. Ah, mes enfants, si vous saviez, ma vie... Une guirlande de prunes tristes. Coulent, coulent mes liqueurs... Et mes souvenirs! Autant de timbales, de petites timbales toutes poisseuses...

Madame Jamais levait le visage vers le plafond. Ses vieux yeux gris étincelaient.

Nous la quittons vidés, les oreilles en feu.

– Elle est folle à lier, lâchait Sergio. Elle n'a jamais eu de mari de sa vie. C'est juste qu'elle a débarqué de Pologne et qu'elle a pétié les plombs...

Il le répétait à chaque fois. Et à chaque fois, c'était plus fort que nous: impossible de passer outre.

C'est le Légionnaire qui nous met au courant. Il déboule dans le bar, les yeux exorbités, se précipite sur Sergio. Hormis le tchèque, sa langue maternelle, il ne parle que dalle.

– Attends, l'interrompt Sergio, j'ai un truc à régler.

Et, avec son sourire désarmant, il se tourne vers un immense travelo au nez camus. Le travelo fronce des sourcils finement épilés et renifle, l'air dubitatif. Il sent la sueur et le vin. Odeur spécifique, inoubliable, d'angoisse et de nuit.

Le Légionnaire me regarde, perplexe. Je me lève et gagne la sortie.

Dissimulé derrière une colonne, je guette son ombre massive. À sa vue, j'émetts un léger sifflement. Il s'approche, hale-

tant. C'est la première fois que je le vois en proie à une telle panique. Lui, le gardien du Territoire. En échange de ses services, il perçoit un salaire et jouit d'une chambre avec douche. Et voilà que ce colosse bouffi par la bière ruisselle de sueur et tremble de tous ses membres! Même les fines boucles de ses cheveux transpirent. À moins que ce ne soit la pluie? Il faisait très sombre, je ne sais plus.

C'était clair, l'affaire puait le roussi. Mais tandis que je me perdais en conjectures, Sergio nous a rejoints.

Les flics. J'imagine la binette qu'ils auraient tirée s'ils avaient mis la main sur les détails du projet, le descriptif et la maquette. Il ne manquerait plus qu'ils dénichent les modèles en préparation! La peau du dos d'un type qui a vécu aux frais du prince Sergio pendant deux ans, en échange de quoi il lui a légué son épiderme. Oui. L'envie me démange qu'ils continuent, qu'ils fouillent jusqu'à tomber sur un truc encore plus dingue, vraiment énorme!

Cette nuit-là, j'ai bu comme un trou sans parvenir à m'enivrer. Cela aurait dû me mettre la puce à l'oreille, mais je ne me suis pas méfié.

– O.K., a soufflé Sergio quand ils ont débarrassé le plancher. Tout va bien. Et maintenant, au lit.

Il les dévisage tranquillement de ses yeux de couleur différente, l'un gris, l'autre vert. La scène est à mourir de rire.

– Vous avez de bonnes têtes.

Le plus âgé des deux pique un fard. Le rayon de la lampe torche éclaire ses cheveux teints. Son coéquipier, un jeune lieutenant, reste de marbre.

Ils saisissent les albums photo, en parcourent les pages. Plus ils avancent, plus ils s'attardent. Lorsque le jeune demande à son aîné de tenir la lampe torche pour les éclairer, je vois trembler les mains du vieux. Le filet de lumière danse nerveusement.

Le plus important leur est passé sous le nez, mais ils ont tout de même droit aux clichés des victimes de deux gros incendies. Sergio les a pris dans le Sud. Les deux flics se hâtent de tourner la page de ces faces mangées par le feu et les gaz.

Deux soldats morts à Stepanakert et un pompier défiguré. Sergio l'a photographié pendant trois ans, tous les jours à la même heure. C'était un jeune type de la campagne. Il avait cramé pendant sa première année à la brigade de Paris. Par miracle, ses yeux avaient été épargnés. Ses trois camarades, eux, n'avaient pas survécu.

Les pages tournent de plus en plus lentement.

Les putes. Des putes photographiées dans leur sommeil. À midi, elles rentraient, fourbues, à leur hôtel de la rue Bes-sières. Sergio avait passé des jours entiers à leur chevet.

Quelques dessins. «Soldats dormant». L'un d'eux a une mouche sur le nez. Le sergent éclate de rire. Le jeune lieutenant demande, dubitatif:

– Vous êtes capitaine de l'armée française? Vraiment?

Sergio opine du bonnet.

Poursuivant leur perquisition, ils ouvrent les chemises regorgeant de photos et de dessins de soldats morts ou blessés en Afghanistan. Des volontaires français. Des Russes. Trois Pakistanais d'une quinzaine d'années, torse nu, ployant sous les armes. Ils portent des turbans et des sarouals. Deux d'entre eux sont assis, le troisième est debout, les bras posés sur sa kalachnikov. Ses mains sèches et fines pendent dans le vide. Tous trois affichent de grands sourires. De beaux garçons, aux jeunes pieds couverts de poussière.

La photo suivante les représente à nouveau. Morts. On voit leurs frêles chevilles, leurs talons miniatures, vierges d'ampoules. Un drap voile le reste. Sergio a photographié à sa manière le «reste» en question.

– Un peu de vodka?

- Oui, répond le vieux.
- Non, rétorque le jeune.

Ils échangent un coup d'œil. L'impassibilité de Sergio est sidérante.

Comme à regret, presque confus, le vieux continue la perquisse. Trois heures s'écoulent. Je finis par m'asseoir par terre. Sergio s'éclipse pour faire du café. Je saisis l'expression avec laquelle le sergent l'observe, tout en sirotant sa tasse : du pur respect. Une cigarette au bec, le jeune attend que son café refroidisse pour l'avalier d'un trait. Moi, je siffle la bouteille de vodka. Du vrai petit-lait...

C'est quand même curieux qu'ils n'aient pas vérifié nos papiers, ni les miens ni ceux du Légionnaire. En fait, c'est à peine s'ils nous ont regardés. Vraiment étrange. Bref. Le projet était passé entre les mailles de leur filet et c'était le principal.

Le lendemain de cette visite, Sergio me réveille aux aurores. Il a mis sa grosse veste de montagne.

– Je pars pour quelques mois. Je te laisse le portable – il montre le sol où gît un minuscule téléphone. Tu restes ici pour surveiller les derniers étages. Le Tchèque se chargera du rez-de-chaussée – il garde le silence un instant. Tiens le coup, Fritz. J'ai besoin de toi. Un tout petit peu de patience. Il va se tasser, tout ce merdier.

Il est très agité et s'exprime en français. Ce n'est plus le diplômé de Harvard au sourire désarmant que j'ai devant moi, mais un homme fatigué.

– Aide-moi, s'il te plaît. C'est très important. Pour toi comme pour moi – il détourne le regard. J'ai coupé l'électricité. Désolé, il va falloir faire sans...

Il jette un coup d'œil au réveil. Six heures et demie.

– Je dois y aller. Veille sur le Territoire, Fritz. Toi, moi, les autres, on en a tous besoin. Les résidents ont été prévenus.

L'Allemand et le Danois ont déjà plié bagage. Il n'en reste plus que trois : aide-les à rassembler leurs affaires et n'oublie pas de les raccompagner. Enfin, tu connais les règles.

Peu à peu, je prends conscience de ce qui m'attend.

– Allez ! Mon train est dans une demi-heure. Je t'appellerai régulièrement, t'inquiète pas – il soulève son sac à dos et je l'aide à enfiler les bretelles. Bon, ben... salut.

Par la fenêtre, je le suis des yeux tandis qu'il traverse la cour, chargé de son immense sac. J'aurais pu me casser. Rien ne m'en empêchait. J'aurais pu me lever, fourrer mes quelques bricoles dans ma vieille sacoche, descendre sous la pluie, puis dans le métro, et me casser. Et ne plus jamais entendre parler ni de lui ni de cet endroit.

Je suis resté.

Évidemment.

Les premiers jours s'écoulent sans incidents, mais très vite, la situation se met à empirer. Et en un temps record, par-dessus le marché. Les pluies se succèdent. Des pluies torrentielles. Des cadavres de moineaux, semblables à des bouts de charpie, se coincent dans les grilles d'égouts. À New York, il paraît que c'est l'hécatombe.

Mes dents s'entrechoquent. Les plafonds sont tellement hauts, ici. J'ignore comment le Légionnaire se démerde. Pour ma part, j'ai choisi de déménager dans la plus petite chambre de la baraque et me suis retrouvé sous les tropiques. Des tropiques où l'on gèle. Mon poêle japonais m'est d'un piètre secours. Ce vaillant samouraï dispense sa chaleur sans compter, sauf que quand le pétrole vient à manquer, même le courage d'un samouraï ne peut pas faire grand-chose.

Pour sécher une chaussette, il faut un demi-verre de pétrole. Dans le jerrican, il m'en reste assez pour une chaussette et demie. Le pire, c'est que je me suis mis à tousser. Frissonnant

de fièvre, je crache mes poumons. Ce n'est pas une simple grippe. Lentement, je me consume de l'intérieur. À petit feu moite. Les médecins le connaissent bien, ce feu, ainsi que les aides-soignantes des maisons de retraite qui vident les bassines de merde. Et, bien sûr, les fossoyeurs.

Tous, nous brûlons de la tête aux pieds. Notre peau flamboie, nos nerfs grésillent. Une auréole de flamme humide ceint nos cheveux. Notre cœur et notre cerveau se carbonisent, de même que nos os et leur moelle. Nos paumes fument. Lorsque je surprends une jeune fille qui caresse le visage de son amoureux, je me retiens de crier. Ils se sourient au milieu d'un invisible brasier, sur le bûcher de leurs corps.

Nos extrémités calcinées se rabougrissent. Nous dissimulons nos vieilles braises... Parfois, je me dis que si le cours du temps s'accélérait, nous nous embraserions d'un coup. Des milliers et des milliers de torches flamboyantes... La purification totale!

Je disserte avec moi-même en faisant les cent pas. Je communique avec Lui. Lui, le Grand Pyromane.

Je me couche sur mon lit trempé comme dans un cercueil flottant sur une tombe inondée. Tout va à l'eau, ici-bas. Les maisons, penchant de côté, naviguent au long cours. Les visages de leurs habitants s'encadrent dans les fenêtres. Les habitants que nous sommes. On est tous emportés vers l'océan. L'espace d'une infime seconde, nos yeux se croisent et nous nous voyons enfin. Une seconde seulement, et l'on repart. En pente raide.

Je monologue dans mon coin. À l'instar de milliers, non, de milliards d'individus, sur cette planète. Chaque jour, des milliards d'individus monologuent dans leur coin et se consomment à petit feu, jusqu'à l'extinction complète de leur corps.

Au fond de moi, un sentiment d'immortalité. Parfois, il atteint des sommets, comme si quelqu'un attisait ma flamme.

Et après ? Ma mort. Ma mort subite et insignifiante. Qui me trouvera au fond de ce trou ? Qui me reconnaîtra ? La force qui m'a conduit jusqu'ici en conduira un autre, exactement pareil, et celui qui m'a mis le feu lui mettra le feu, à lui aussi.

Sous ces pluies diluviennes, tout cela est d'une tristesse...

Fleuve, soir, nuit sur le fleuve. Nos corps brûlants. Modernité. Rapidité. L'assourdi ouaté du mouvement. Bruits. Vitesse. Suprême indolence de la rue.

Rien de plus extrême que le quotidien.

Un beau matin, on se réveille et on voit que la vie est finie.

Je patauge dans la merde de la vie moderne.

Je crache sur les guerres et leurs malheureuses victimes. Rien à foutre des coupables et des innocents ! L'humidité a bouffé les tripes de mon ordinateur et je n'ai pas l'électricité. La voilà, ma vie moderne.

Quand j'étais même, on jouait au « cadavre » : on se couchait sur l'eau et on se laissait porter par le courant. Aujourd'hui, rien n'a changé. La même rivière m'emporte. Celle qui n'a pas de nom.

Séance radio.

L'anglais américain. L'anglais anglais. Le français parisien, le français provincial. *Mein Kampf*, Mozart en sourdine, marches nazies, défilés de grosses bottes.

J'écoute.

Les mots de « partenariat », « perfection »... Bruits de chasse d'eau et pleurs d'enfant dans l'appartement voisin. Ma respiration sifflante. La voix du speaker : « Le pays est sous la pluie. » Tu m'étonnes ! Puis, ça cause culture : « Le climat des banlieues... Ce néant absolu. Tout artiste a des périodes noires dans sa vie, couleur fange. Un climat de banlieue. Les yeux

d'un vieux dans sa banlieue. Mort solitaire dans un hôtel bon marché. Bas-fonds mal famés...»

Un reportage sur Pierre Loti. « Il faut dire qu'il était un peu travesti sur les bords. Son esprit décadent, oui, son spleen. Sa peine infinie, sa lassitude... La lassitude du siècle, oui, absolument. J'adore cette expression! Le monde arabe, les harems, les soieries des femmes, ces hordes de petits garçons dans les rues décrépites et ces couchers de soleil... Crasse des villes, jeunesse des corps... »

Emmitoufflé dans trois couvertures, je n'en perds pas une miette.

« Fabuleux », « magnifique », « ineffable », « légèrement tendancieux », « viol », « riche », « être très riche », « oui, c'est vrai, la plupart sont gays ».

Je suis tout ouïe.

« Il a écrit de ces phrases... "La liberté n'est qu'une mode ; l'esclavage, lui, est de toute éternité." Sublime, non ? Ou encore : "Le mot 'liberté' a été inventé par les marchands d'esclaves." Franchement, je trouve ça magnifique, simplement remarquable ! »

J'écoute, la gueule tordue en un sourire frigorifié.

Le temps s'est subitement adouci. Sergio a téléphoné :

– Je rentre bientôt. Comment ça va, chez vous ? Oui, je sais, il pleut des cordes. Rien à signaler, sinon ? Personne n'est mort ? Tu tiens un rhume, toi, je l'entends à ta voix. Prends de la vodka, il y en a dans le coffre de mon atelier. Allez, un peu de patience. Je rentre bientôt...

Un vent venu de l'océan souffle sur la ville. L'océan lointain embaume le printemps. Il se déverse à flots dans ma chambre et je m'y noie avec délices. En ce mois de février, c'est le trente-deuxième printemps de ma vie. Mes narines palpitent d'impatience.

Tout ce vent fait pleurer mes yeux. Une tension sourde

m'habite, comme si mon corps cherchait en vain à se rappeler quelque chose d'une importance capitale. Je me réveille au milieu de la nuit et, des heures durant, je reste étendu sans pouvoir trouver le sommeil. Je suis à cran, électrisé par une surexcitation purement corporelle.

Hier, enfin, j'ai compris. À l'instant où je l'ai vu. Le gars, rue de la Roquette. En fait, dès que je lui ai emboîté le pas.

On a remonté la Roquette jusqu'à ce qu'elle mue en une impasse anonyme – pâle veinule de vieillard – aux abords du Père-Lachaise. Avec son crâne rasé, il avait l'air d'un déserteur. Au premier coup d'œil, j'ai saisi sur son visage ce mélange caractéristique d'angoisse et de défi. Il portait une grosse veste aux manches retroussées et des Doc Martens. À aucun moment il ne s'est retourné, mais je savais pertinemment qu'il savait. Il savait qu'un millier de fils invisibles nous reliaient l'un à l'autre. Longtemps, nous avons marché, unis par une chaîne indécélable de fibres nerveuses.

Il a fini par craquer : il a fait volte-face et j'ai pu voir ses yeux. Clairs et déterminés. Un nez retroussé, des lèvres étonnamment enfantines.

J'ai stoppé à mon tour. Son visage hâlé a tressailli. L'épuisement semblait l'avoir recouvert d'une fine pellicule qui le figeait en un masque mortuaire. J'ai baissé les yeux. Quand je les ai relevés, il souriait. Ses épaules s'étaient allégées d'un poids énorme : il savait qu'il n'avait rien à craindre.

Simultanément, nous avons sorti les mains de nos poches. Comme pour se les serrer. Comme si, à ce contact, on allait se mettre à nu.

Campé au milieu de nulle part, il me fixait, souriante solitude.

Nos deux regards enlacés. Nous nous mouvions au rythme d'une danse immobile. Longtemps, nous sommes restés ainsi, envoûtés, et la couleur de nos yeux s'est fondue en une.

Le drap, pourtant changé la veille, est déjà poisseux. Je le retire, le lance en l'air. Il atterrit mollement sur le sol. J'en déplie un nouveau, en gros chanvre. Je le tends au maximum, afin qu'il ne fasse pas de plis. Parce que c'est mon bureau, vous comprenez. Ma table à écrire. Couverte de griffonnages au marqueur rouge. La couleur n'a aucune importance : il n'y en avait pas d'autre, voilà tout.

Suivant mon rituel, j'ôte mes vêtements un à un. Encore heureux que les températures aient remonté ! Je me bande les yeux avec un foulard qui m'est resté de ma mère. Mes doigts trouvent le marqueur et je m'allonge sur le drap frais. Tel un marin reprisant sa voile, je frémis sous mon propre vent.

Les mots coulent de source.

Au début, c'était un jeu, mais très vite, ça s'est mué en quelque chose d'autre, bien au-delà. Sans l'avoir cherché, j'ai découvert l'art ancestral de l'autoexpression.

Ma main gauche ouvre en tâtonnant la voie au marqueur. Les lettres que je trace sentent l'alcool.

Je peux m'entendre respirer.

De la rue, des cris d'enfants parviennent à mes oreilles. Ils se chamaillent comme moi-même je me suis chamaillé, il y a très longtemps. À une autre époque.

Mes mots parlent d'elle.

À l'instar du linceul gris de mon arrière-grand-mère, la crasse saine de l'enfance se déploie devant mes yeux. C'est d'une simplicité à pleurer !

Je me rappelle un soldat de mon enfance. À l'époque, il n'était pas encore soldat. La première fois que je l'ai vu, il était à moto.

Par un crépuscule d'été, assis sous un vieux peuplier, je

contemple mes mains. Médusé. Frappé par une évidence : ces mains, je les ai héritées de mon père. Cet homme que je hais et qui me hait.

Personne ne doit l'apprendre. Personne ne doit savoir que j'ai entamé une lente métamorphose en cet homme-là.

Je relève la tête et l'aperçois, monté sur une moto encrassée. Je ne l'ai pas entendu venir. Bien qu'il roule au pas, le vent gonfle sa chemise ouverte qui se déploie en étendard dans son dos. Il défile devant moi, soulevant un nuage poussiéreux, et je remarque au passage sa poitrine bronzée, ses mains fines, noires de poussière, posées sur le guidon. C'est à la fois très lent et très rapide. Un instant qui dure une éternité, étrangement flou. Retenant ma respiration, je le regarde s'éloigner dans la steppe et disparaître au loin. Alors seulement, je reprends mon souffle.

C'est ainsi qu'Igor m'est apparu pour la première fois : juché sur une vieille Münch, auréolé de poussière, chemise déployée au vent. Il m'a semblé alors d'une indifférence et d'un attrait irrésistibles, presque effrayants, qui, à mes yeux, lui conféraient un ascendant sur les autres. Un ascendant extraordinaire.

Ce jour-là, j'ai rencontré la beauté. Beauté pure et mortifère de la destruction. Indolente, indomptable.

Caresse du vent sur ma joue, comme une bouffée de tristesse.

Intuition vive d'un ouragan futur.

À l'époque, j'ignorais combien le spectacle d'une maison bombardée est magnifique. J'ignorais que dans cet anéantissement, dans cette mort, cette ruine, que dans le hurlement des loups et l'attraction des baleines vers les rives où elles s'échoueront, que dans toute cette tempête, il y a plus de sacré que ne peuvent en contenir les larmes et les prières. Alors, je n'en savais rien du tout. Quelque chose, simplement, avait effleuré mon visage. Souffle de vent... tristesse...

Il vivait dans un village à proximité.

Nos enfances ont foulé une seule et même steppe, balayée par les pluies et les années. J'avais dix ans, et lui, peut-être quinze.

Je revois ses yeux, à la fois rusés et curieux de tout. Des yeux de la campagne. Les miens, faits à la ville, s'étrécissaient déjà et prenaient la sale manie de fureter.

Je l'apercevais à la plage, en compagnie d'autres grands. Cachés derrière les buissons, ils grillaient des cigarettes avant de s'élaner dans l'eau, avec force rires et cris. Étendu sur l'herbe fraîche d'un coin d'ombre, je suis à grosses gouttes, n'osant me mettre nu...

Je le reconnaissais sur la Grande Place, le Jour de la Victoire, lorsqu'il défilait aux côtés des étudiants de l'École technique. Ils formaient une colonne à part, drapeaux rouges brandis, visages excités empourprés par le vent.

Je le croisais souvent, mais jamais je n'aurais eu le courage de l'aborder. Je l'admirais de loin. Je l'observais dans la foule. Ses yeux sombres et transparents glissaient sur les visages, dont le mien, bouffi, éperdu, et il passait son chemin.

Quand je me rendais à la rivière avec mon père, nous tombions sur sa moto. À plusieurs reprises, mon père avait essayé de monter dessus, avant de se dégonfler en éclatant de rire. Je me réjouissais de ce manque d'audace, bien que je me serais encore plus réjoui si la bécane l'avait flanqué par terre...

Nous avons eu notre période d'amour, mon père et moi. Extrêmement brève. Comment aurait-il pu en être autrement? La période de la haine est dense; celle de l'indifférence, infinie.

Mon père dort au bord de la rivière. Un soir humide descend sur la campagne. Des nénuphars épanouis oscillent à la

surface de l'eau. J'y plonge la main, agrippe une tige. Elle se rompt mystérieusement, libérant un claquement sourd dans les profondeurs. Son tronçon émerge quelques mètres plus loin et flotte un certain temps avant de sombrer.

Nous allons en barque. À la brune, lorsque tout est silence méditatif.

Je tresse des couronnes de lunes d'eau.

Nous traversons un écran de roseaux et hissons la barque sur la rive, couverte d'une herbe bouclée. Mon père s'y étend et s'endort aussitôt.

Je pose ma tête couronnée de nénuphars sur sa poitrine. Une minuscule araignée rampe dans les broussailles qui poussent entre ses tétons. Ce torse herculéen, parsemé de grains de beauté. Ce nombril protubérant, féroce. Ces bras, rejetés négligemment de chaque côté du corps, telles des armes de prix.

Je me mets à califourchon sur lui et, voguant au-dessus de l'herbe, me balance au gré de sa respiration. Je me couche, face vers le ciel. J'entends la vie couler à l'intérieur de mon père. La clameur sourde de la vie. Les pulsations de son cœur. Tout cela s'est gravé en moi : son cœur, l'étendue bleue au-dessus de nos têtes... À ce jour encore, à l'écoute d'un cœur qui bat, j'ai aussitôt le ciel devant les yeux, tandis qu'un bref coup d'œil au ciel me suffit pour entendre battre un cœur à mes côtés.

Mon père se réveille et, va savoir pourquoi, se fout en rogne. Il m'envoie bouler. Pas vexé pour deux sous, je reste étendu, prêtant l'oreille aux bruits alentour.

Quelque part, un coucou chante.

Soudain, je crois percevoir une voix. Une voix qui prononce mon nom. Pas le surnom «Fritz», mon vrai prénom. Je bondis sur mes pieds. Mon père pousse un hurlement : j'ai dû lui marcher sur le bras. Il m'attrape par la cheville, tire d'un coup sec. Porté par une force inattendue, je parviens

à lui échapper. Et l'inimaginable se produit : je l'enjambe comme un vulgaire tas.

Je saute par-dessus mon père et file en direction du bois.

De tous les êtres vivants, je n'aimais que mon arrière-grand-mère. Elle était aveugle.

Un jour que mon grand-père s'était, à son habitude, métamorphosé en démon, il avait jailli dans la cour, un couteau à la main. Il cherchait sa femme.

L'écume aux lèvres, il a fait irruption chez Arrière-grand-maman. Elle est restée de marbre. Elle ressemblait à un doux bouquet de fleurs sèches.

Je l'ai enlacée, sans doute pour la protéger.

Grand-père était possédé. C'est ce que Sankho, notre vieux coiffeur coréen, avait expliqué à ma mère, quand elle m'avait emmené chez lui pour qu'il me coupe les cheveux.

– La Mère de Tous les Démons de Chine a pris possession de son corps, avait-il chuchoté en s'attelant à la tâche.

Mes cheveux s'étaient dressés sur mon crâne. Je venais de m'imaginer sa binette, à cette Mère-là...

Grand-père et Pépé Sankho se retrouvaient souvent autour d'une bière. J'étais scié. À croire que la Mère de Tous les Démons n'avait aucun effet sur les coiffeurs.

– Préparez-vous à un bain de sang ! Je vais noyer ce nid de putains dans un déluge de sang ! Elle est où, ta saleté de fille ? Où est-ce que tu l'as planquée, hein ? Et toi, le bâtard, tu vas l'ouvrir, ton trou à soupe ? Parle ! Rejeton de pute et de cinglé, va. Dis-moi où elle est ! Tu...

Grand-père fonce sur Arrière-grand-maman. D'une claque, il m'éjecte de ses bras.

Ils se mesurent du regard.

Je pense à mon père. Moi, le rejeton d'un cinglé et d'une pute.

Grand-père approche son visage de celui d'Arrière-grand-maman. Il la scrute, comme s'il cherchait à voir ce qu'elle dissimule derrière ses vieux yeux. Elle a un bref sourire.

– Tu sais quoi? dit-elle. Va te mettre à la chaîne, tiens. Va dans la remise et passe-toi la chaîne au cou...

Grand-père chancelle, lâche le couteau.

– Espèce de...

Il la fusille du regard.

– Bon Dieu... Si seulement t'étais pas aveugle!

Arrière-grand-maman ne pipe mot.

Grand-père avait déjà été mis à la chaîne. Il s'était jeté sur mon père avec son couteau.

Ce jour-là, exceptionnellement, mon père était sobre et au début, il n'a rien eu contre l'idée de s'amuser un peu. Mais il a vite compris que ça n'avait rien d'un jeu : Grand-père lui a entaillé le bras. Alors mon père l'a attrapé et l'a traîné dans la remise où il lui a mis la chaîne.

Grand-père s'est calmé sur-le-champ.

D'abord, il est resté simplement assis en tailleur devant la niche de Copain, notre vieux chien. Puis il s'est étendu sur le côté, tranquille, une main sous le menton. J'aurais juré qu'il prenait son pied.

Copain est sorti de sa niche.

– Hé, mon vieux Copain ! C'est quand qu'on nous donne à becter? Tu bouffes quand, toi, d'habitude? Et puis qu'est-ce que tu bouffes, dis? J'en sais foutre rien, moi, tu te rends compte. T'as les crocs, je parie? Ben moi aussi, mon vieux, moi aussi...

Des heures durant, ils ont tenu salon devant la niche. Copain prêtait à Grand-père une oreille attentive. Réfugié au poulailler, je feuilletais un livre sur les animaux quand

j'ai entendu Grand-père se mettre à brailler. Une vraie crise d'hystérie.

– Tiens, bouffe ! Bouffe, je te dis. Croque ! – il fourrait son bras sous le nez du chien, qui reculait en clignant des yeux. T'en veux pas ou quoi ? Allez, mon gros, juste un petit bout. On est vieux, tous les deux, oh oui. Moi, je suis vieux et puis toi, t'es vieux. T'es fatigué et moi aussi, putain, j'suis fatigué. Mais alors à un point... Fatigué de mes forces, tu comprends ? De ces chiennes de forces qui me restent. Alors, sers-toi ! Croque dedans ! Personne n'en veut, merde. Laisse-moi te nourrir, va, mon petit père...

Et, se signant, Grand-père continuait de fourrer son bras sous le nez de Copain. La pauvre bête a fini par lui donner un coup de langue. Puis un autre, et encore un autre. Et c'était parti : Copain ne s'arrêtait plus. Grand-père était au septième ciel.

Une heure plus tard, sa femme, ma grand-mère, est accourue. Les joues ruisselantes de larmes, elle a supplié qu'on le libère. Alors on a détaché Grand-père de sa chaîne...

C'était ça notre vie, à nous autres.

Grand-père voyait des anges. Il racontait qu'ils lui apparaissaient toutes les nuits.

– Surtout quand je tiens une paille... Quand j'en tiens une bonne, de paille, je sais à l'avance. Tiens, par exemple aujourd'hui, je vais en voir un, sûr.

Mais n'allez pas croire : Grand-père était un ivrogne extrêmement lucide ! Le plus lucide de tous les ivrognes que j'aie connus.

– Jamais je finirai pochard, tu m'entends ? Ça non. Parce que j'oublie pas, moi. C'est ça, le secret, fiston. Jamais oublier pourquoi tu picoles...

Le paradoxe, c'est qu'il faisait tout pour.

Il travaillait comme ravitailleur dans une fabrique de

meubles. Autant dire qu'il n'existait pas une bricole sur terre qu'il n'aurait été en mesure de dégotter. Une fois, il avait demandé à un lieutenant de police de sa connaissance de lui prêter son uniforme. En bon camarade, le lieutenant n'y avait guère vu d'objections. Grand-père s'était joyeusement donné en spectacle à ses collègues, ce qui lui avait valu de rapporter à la maison les tuyaux dont nous avons besoin.

Ses collègues le respectaient. «Une sacrée gueule», disaient les uns; «Une glotte pourrie», disaient les autres.

Il n'était pas rare que j'écume le village à sa recherche : il adorait disparaître sans crier gare.

En novembre, on tuait le cochon. Cela durait une semaine.

Les bêtes sentaient la mort approcher : jour et nuit, leurs hurlements stridents planaient sur le village. Peu à peu, de ce chœur ne restait qu'un survivant. Le boucher du coin, un Tatare, racontait que lorsqu'il entra dans la porcherie, le dernier cochon mourait de peur à sa vue.

– Son cœur éclate en petits morceaux. Impossible, après, de le retrouver... Mais je ne peux tout de même pas les saigner tous en une fois! Ça prend trop de temps, cette besogne.

Devant qui ce brave chef de famille se justifiait-il?

Une semaine entière, le village regorgeait de vodka et de viande fraîche.

Par une de ces journées, Grand-père avait pris la clef des champs. Il avait volé une miche de pain pour la route et décampé.

Au début, personne ne s'en était inquiété ; mais au troisième jour, Arrière-grand-maman m'a appelé et chargé d'enquêter auprès du voisinage, d'interroger les vieilles. J'ai filé au poste de police. Au simple nom de mon grand-père, les sergents se sont pliés en deux. C'était leur meilleur client : il leur damait

le pion aux dominos et leur débitait ses salades jusqu'à plus soif. Il avait même réussi à se faire libérer la nuit pour aller faire le plein de tord-boyaux ! Au bout de quinze jours, il sortait par la grande porte, repu, rasé de près, rayonnant. Un vacancier ravi de son séjour...

Je passe le village au peigne fin, coule un œil par les fissures des clôtures, ouvre les portails, cause avec les chiens. Accoudées à leur fenêtre, les vieilles femmes regardent au loin, à travers moi. Elles secouent la tête : personne n'a vu mon grand-père. Je parviens à la limite du village. Interpelle les routiers : eux aussi, ils secouent la tête. Certains se moquent. Je persévère et, bientôt, me retrouve au bord de la rivière.

Je m'attarde sur la rive. Me dis que, peut-être, Grand-père a pris la barque. Qu'il est parti pour ne jamais revenir. Que je ne le reverrai plus. Je fais demi-tour, mais au lieu de rentrer, déambule sans but au long des ruelles couvertes de givre. Je dérape sur la boue gelée, manquant tomber, me rattrapant à la dernière minute, vacillant dans mes grosses bottes de caoutchouc. Je bifurque au hasard encore et encore, quitte la route, et déjà la nuit point.

Je me suis perdu.

Délicieuse sensation.

Qu'il se perde aussi, mon satané grand-père. Et ma mère. Et mon père. Qu'on se perde tous ! Que tous, on ait suffisamment de place pour se perdre. S'égarer et ne plus jamais se rencontrer.

Brusquement, je pense à Arrière-grand-maman. Je pense à elle et me rends compte combien j'ai froid. Je regarde autour de moi. Je ne reconnais rien ! Pas une maison, pas un arbre. Comme si j'étais sur une autre planète.

Je pique un sprint.

Tel un obus traversant les rues, je vole vers mon foyer.

Regagner le chaud, la lumière, les odeurs familières, bien à moi. Les joies et les peines, bien à moi.

Je fuis mon isolement à toutes jambes.

Tandis que je m'arrête pour reprendre mon souffle, quelqu'un m'apostrophe.

Ça noçait à côté. On avait sorti les lampions. La fête battait son plein.

– Par ici, petit.

Ça braillait et chantait, mais j'ai tout de suite reconnu la voix.

– Hé! Regardez qui est là, putain de Dieu! Mon petit-fils adoré... Hé, venez voir, vite!

Un doigt pointé sur moi, Grand-père oscille sous les feux de la rampe. On dirait un fil arraché à un poteau électrique.

Je l'avais enfin trouvé. Ce n'était vraiment pas de bol.

– Biglez la bête! Qui peut se vanter d'avoir un petit-fils pareil, hein? Comme il est gros et beau, mon goret. Et qu'est-ce qu'il est sérieux! Un vrai chef de la police, ma parole. À jeun, bien sûr, ha, ha!

Il fait le tour de ma personne, m'exhibant à la ronde. J'aurais aussi bien pu être un arbre.

– Vous savez quoi? Il se baigne en plein mois de novembre. La paix de mon âme que c'est vrai! Non, mais regardez-moi cette graisse! Ça en fait, hein, des réserves pour l'hiver?

Il me tapote sur la joue.

À cet instant, on l'appelle au fond de la cour. Profitant de cette diversion, je me réfugie dans un coin obscur. C'est là que j'ai vu venir ce type. D'abord, j'ai cru qu'il était juché sur un vélo d'enfant, mais non. Il montait un cochon. Un énorme porc tacheté, avec une chapka sur la tête.

Tanguant, l'animal marche au pas. Bourré jusqu'au groin. Ça sent le grand-père, ce genre de farce. C'est un truc qu'il

aimait faire, avec les cochons : leur donner de la mie de pain trempée de vodka.

Le cavalier et sa monture défilent devant moi, sans un bruit. À peine la bête émet-elle deux trois grognements. Plus tard, je la verrai, chancelant sur ses sabots, ses petits yeux luttant contre le sommeil, contempler le cadavre d'un de ses semblables, écartelé sur un tréteau.

Désœuvré, je traîne dans la cour et tombe sur une bassine où nage une chose noirâtre. Des entrailles. Plus loin, une forme étrange repose dans une cuvette en émail.

– Le cœur. Ça, mon grand, c'est le cœur.

Le Tatare me sourit. Attendant d'être payé, il se tient à l'écart des fêtards. Je m'accroupis près de la cuvette. Cœur... Cœur... Cœur... Le mot résonne dans ma tête. Voilà donc à quoi ça ressemble. C'est grand et c'est plat. On dirait un éclat de roche erratique. Il y en avait pas mal, par chez nous. Elles formaient toute une chaîne, de l'autre côté du fleuve.

Du bout des doigts, j'effleure le contenu de la cuvette. C'est frais et visqueux. Je le caresse. Timidement, avec précaution. Comme si je risquais de lui faire mal ou, qui sait, de le réveiller. Je pose ma main sur ma poitrine. À gauche, m'a-t-on dit. Mon cœur à moi doit se trouver à gauche.

– Ah, te voilà, toi. Qu'est-ce que tu branles, mon goret? Tu regardes le cœur, hein? C'est bien, ça. J'suis content que tu t'intéresses aux choses de la vie.

Ça y est, Grand-père m'avait de nouveau débusqué!

– T'as peur ou quoi? Allez, montre-toi un peu. Y me croient pas, ces cons, quand je leur dis que tu te baignes en novembre... Raconte-leur, fiston. Raconte-leur comment t'apprends à nager.

Il me ramène en pleine lumière. Une multitude d'yeux curieux me dévisage.

Même les chiens étaient ivres de viande et de tripaille.

Subjugué, mon regard découvre la carcasse crucifiée sur

le tréteau. Immense, elle pointe ses quatre fers vers le ciel. Son support peine à la soutenir.

– On y a passé la journée, lance une voix. Vise un peu ce monstre! Faut se lever de bonne heure pour égorger un machin pareil...

Les prunelles de Grand-père luisent d'un éclat étrangement sobre. Je connais le symptôme : une lucidité aveuglante. En réalité, son ivresse est à son comble et ses yeux irradient ce paroxysme. Dans ces moments-là, il se met à parler allemand. Un accablement sans bornes s'empare de lui. Il paraît sortir d'un rêve. Des heures entières, il reste prostré à la même place, les joues ruisselantes de larmes, un drôle de rictus aux lèvres.

Dans ces moments-là, je n'avais plus peur de lui. Un lien inexplicable se tissait entre nous. Je m'approchais, posais la tête sur ses genoux. Je le sentais frémir jusqu'à la racine des cheveux. Un frémissement impossible à arrêter. Personne n'osait nous déranger. Je m'endormais contre lui. Et me réveillais à terre, son gros rire dans les oreilles. Il était entré dans sa phase deux : il dégringolait en chute libre, balayant tout sur son passage.

Là, il vient à peine d'atteindre son pic.

Je le prends par la main. Il me fixe comme s'il me voyait pour la première fois.

– Allons-nous-en, Grand-père.

Il ne m'entend pas. Ensemble, nous esquissons quelques pas, quand soudain il pile devant la carcasse écartelée. Un sourire incertain étire son visage. Il se plante au-dessus d'elle, les yeux rivés sur son trou béant. Qu'est-ce qu'il pouvait bien y voir? J'étais trop petit pour comprendre.

– Eh, les gars... – de la tête, il désigne le corps éventré. Est-ce que... est-ce que je peux me coucher dedans?

Sa voix est douce, pensive. On l'observe, bouche bée. Les gars ne l'avaient encore jamais vu dans cet état. Je serre sa

main plus fort. Il sursaute, sort de sa torpeur. Enfin, il prend conscience de ma présence.

– Mon petit goret... Dis voir, t'as déjà goûté au jus de la treille? Non, hein? T'en veux? Un peu, mon neveu! Eh, les gars! Il veut du gros-qui-tache, cet enfant. Regardez, il en salive aux babines. Ha! C'est tout ma nature, ça. Mon sang et mes tripes! Donnez-lui un godet, enfoirés! Du rouge, et que ça saute!

Grand-père avait lâché ma main; à présent, j'étais seul face à eux tous.

On me tend un verre. Je l'ai encore gravé dans ma tête, ce verre: le vin tremble dedans, synchrone avec la main qui le tient.

Je le porte à mes lèvres.

– Le flaire pas, andouille! Écoute-moi, putain. Expire lentement. Voilà. Et après, hop, cul sec. Hé, je t'ai dit de pas le flairer!

C'est plus fort que moi: je hume le liquide à pleines narines.

– Vas-y, petit! m'encourage-t-on de toutes parts.

J'avale à longs traits, luttant contre la nausée. Des larmes jaillissent de mes yeux. Le verre m'échappe des mains, roule sur l'herbe. Je l'envoie valdinguer d'un coup de pied.

– Si c'est pas ma nature, ça!

Grand-père m'attrape et me lance haut dans les airs, achevant de m'enivrer. Lorsqu'il me repose sur mes pieds, je ne suis plus moi-même.

Après, je ne me souviens de rien. Excepté le rire homérique à la ronde. Et Grand-père, m'exhortant à grands cris:

– Bienvenue dans le ventre de maman, fiston! Allez, entre! Qu'est-ce qu'il professait Léon Tolstoï, hein? Que le mieux est l'ennemi du bien. Alors fais-toi du bien, putain de Dieu. On n'y est pas bien, peut-être, dans la mamounette? Un peu, qu'on y est bien! Ha, ha!

Il paraît que je me suis d'abord mis à danser. À guincher avec les chiens.

– Regardez-moi ! beuglais-je, ce que personne ne manquait de faire, de toute façon.

Puis, j'ai poussé la chansonnette. J'ai braillé de ces choses, que les gars s'en sont roulés par terre. Du moins, à ce que l'on m'a raconté. Comme une toupie, je tournicotais dans tous les sens.

Et puis j'ai pilé devant la carcasse. Et là j'ai dit :

– Je veux y aller.

Grand-père n'en a pas cru ses oreilles. Il ne s'y attendait manifestement pas. On avait l'air de vouloir rivaliser en folie furieuse, tous les deux.

– Tu dis vrai, là ? Eh bien, va... Mais oui, va, va ! Attends, je vais t'aider.

Le Tatare a essayé de m'arracher à ses bras, mais on l'en a empêché.

De fortes poignes me serrent à me faire mal et me soulèvent du sol. Puis, je sens quelque chose de frais et de mou.

– Bienvenue dans la mamounette ! Hé ! C'est comment là-dedans ?

Couché dans le giron de l'énorme truie, j'essaie de m'en extirper de mon mieux. Mes doigts dérapent sur les parois visqueuses. Les côtes et l'épine dorsale sont déjà froides.

Une vague de dégoût me submerge.

Afin d'échapper à l'ignoble contact, je glisse les mains sous mes aisselles. Pris de violents haut-le-cœur, je vomis une fois, puis deux. Je gerbe à flots.

– Vous allez me saloper ma viande, tas d'abrutis ! s'élève une voix. Sortez-moi ce fils de pute !

On me tire à l'air libre, couvert de vomissures, et l'on me remet à Grand-père. Ses mains attentionnées me débarbouillent avec amour.

Il me porte sur le chemin du retour. Je jure comme un

charretier et vomis à tire-larigot, si bien qu'on est obligés de s'arrêter à chaque pas. Grand-père me bascule dans le vide, tel un bidon. J'ai arrosé tout le village.

Ensuite... eh bien, ensuite, rien. Le grand trou noir.

Mon arrière-grand-mère avait perdu la vue bien avant ma naissance.

Mon père la portait aux bains. Il la portait haut, levant les bras comme font les femmes pour recevoir un bouquet.

Légèreté des aveugles. Étrange légèreté des aveugles.

Mon père portait haut mon arrière-grand-mère, avec panache. Il était jeune, alors.

Arrière-grand-maman. Ma toute légère, ma tendre aveugle...

Le même cauchemar qui recommence. Un homme est pendu à un arbre par les pieds. Je l'enlace et sanglote à n'en plus finir. Une pellicule d'argent, semblable à des écailles, habille son corps. Je pleure en le serrant contre moi, reconnaissant en lui le frère que je n'ai pas eu.

– Il va perdre la boule, ce petit. Vous verrez, il finira à l'asile, disait ma tante en tapotant du doigt sa tempe lisse et chenue.

Mon arrière-grand-mère souriait et m'offrait ses bras. Je m'y engouffrais comme dans une cour fraîche. Jamais elle ne se trompait : ses yeux se posaient là où j'étais, infaillibles.

J'aimais dormir avec mon père. Le soir, je me glissais dans son lit et l'attendais.

Il rentrait à l'aube. Sa peau sentait le fleuve et le poisson frais. Il était calme. Grave. Gorgé de nuit et de lassitude. D'un geste, il ôtait son pantalon de pêche trempé avec son slip, et s'étendait sur le lit.

Il me couvrait de sa chair somnolente.

Je dormais au cœur de cette citadelle, au creux de sa force.

Force pesante de l'homme fatigué. Je dormais dans ses bastions. Mais les citadelles s'écroulent. Seules les huttes des pauvres tiennent éternellement.

Tu ouvres grand la porte à l'ennemi. Tu entames un travail de sape. Tu trahis les bastions du père. Ou encore, tu construis au loin ta propre citadelle. Là, c'est la guerre ouverte.

Un fils, c'est un complot au sein de la citadelle paternelle. Mon père aurait dû m'achever quand j'étais encore dans les langes. Tous les pères devraient tuer leurs fils. Sinon, leur citadelle s'écroule en une nuit.

Un matin, très tôt, j'ai décoré le sexe de mon père pendant son sommeil.

À l'aide du rouge à lèvres de ma mère, j'y ajoute une moustache. Puis je dessine une bouche. Une bouche qui se bidonne. Sur sa poitrine, je gribouille une face grimaçante, horrible : les tétons représentent les yeux et le nombril fait office de nez.

Le rire de ma mère le réveille.

Rentrant de garde, elle l'a trouvé étendu de tout son long, le ventre transformé en grimace. Pendouillant sur le côté, inoffensif, son sexe aveugle affichait un large sourire.

J'ai cru qu'il allait me tuer. Rien qu'à voir ses yeux, ce matin-là.

Ma mère rit nerveusement. Lui me fixe d'un œil attentif, grave. Un regard que je ne lui connais pas : celui d'un homme contemplant un serpent.

– Pauvre débile, qu'il fait – et il quitte la pièce.

Ce jour-là, j'ai compris que ma vie serait totalement différente.

Hormis ma grand-mère, tout le monde pensait que je n'étais pas normal. Ils avaient sans doute raison. Un drôle de gosse, disait-on, qui détale à la moindre pique.

Je filais au poulailler où, dans la fiente grisâtre, j'ouvrais un

livre d'images. Un vieux coq s'approchait pour me lorgner et s'en retournait, rassuré. Visiblement, je n'étais pas un rival.

Le livre montrait des animaux. Toutes sortes d'animaux, même des baleines. Elles m'avaient frappé, les baleines. Elles paraissaient rire en permanence, comme les dauphins.

Mon image préférée était celle d'une hyène. Elle me fascinait. En dessous, une légende disait : « Un animal répugnant. Se nourrit de cadavres. La nuit, d'après les récits des grands voyageurs, son ricanement résonne dans la savane. »

Je contemplais la bête esquissée de trois quarts, gueule aux oreilles rondes dressée vers le ciel. Je n'y voyais rien de répugnant. Au contraire, je trouvais qu'elle inspirait le respect, à l'instar d'un vieux visage laid. Elle avait quelque chose d'humain, cette gueule, avec ses yeux qui regardaient à travers vous. Le tigre avait une gueule de tigre et une expression de tigre, le lion aussi avait les siennes, le loup et le lynx, les leurs. Mais l'hyène, elle, avec son air de profond ennui, avait figure humaine.

À l'époque, je croyais qu'on la haïssait pour ses préférences alimentaires ; aujourd'hui, je me dis que c'est à cause de son rire. À cause de sa ressemblance avec l'homme.

Cet animal devint mon totem secret. Il symbolisait mon œuvre de sape ; ma trahison ; mon ricanement à moi. Un charme incomparable émane parfois de la trahison et des traîtres. Souvent, les Judas sont d'une beauté à couper le souffle.

J'avais une autre passion. Contrairement à « l'hyène », mes grands-parents la connaissaient. C'était une photo en noir et blanc. Elle figurait dans l'unique tome que nous possédions d'une *Histoire de la grande guerre patriotique* en cinq volumes. Grand-père avait dû le chiper quelque part.

– Saloperie de menteurs ! rouspétait-il. C'est pas comme ça que ça s'est passé, putain de Dieu.

Il s'en servait en guise de dessous-de-plat. Il y posait la bouilloire, la poêle de pommes de terre... La couverture du livre puait la bouffe.

Planqué dans ma tanière, à califourchon sur un seau, dos à la fenêtre, pour profiter au maximum de la lumière et de la chaude proximité de nos deux vieilles pondeuses, j'ouvre l'énorme tome pesant sur mes genoux, et on n'entend plus parler de moi pendant un bout de temps.

Villes anéanties par les bombes. Regard rivé sur ces ruines, je me tiens si tranquille que les pondeuses, rassérénées, les paupières closes, se muent en statues.

Je plane au-dessus des décombres. Au-dessus des rues dévastées, des squelettes de maisons, des cheminées d'usines éventrées. Il n'y a pas âme qui vive, dans ces villes. Ces villes russes, biélorusses, polonaises, allemandes, tchèques. Tout le monde est mort, jusqu'au photographe. Je m'imagine son appareil continuant à mitrailler tout seul le paysage ravagé.

Ruines. Décombres. Désolation.

À l'époque, ce spectacle était pour moi le plus beau et le plus paisible du monde. Une incroyable sérénité m'habitait tandis que je contemplais les restes de ces villes. La nuit, je continuais de les survoler en rêve. Dans un silence total. Impénétrable.

Je m'éveillais apaisé, même les matins où c'étaient les braillements de mon père ivre qui me tiraient du lit.

Les existences de beaucoup de gens que je rencontrais me paraissaient aussi dévastées, aussi abandonnées que ces villes. À la différence, toutefois, qu'une flamme de vie y rougeoyait encore. Mais pas pour tous. Certains avaient déjà dans leurs yeux, leur âme et leur corps des ruines identiques.

J'aimais l'argent. Ce métal reflétait une immense solitude.

Grand-père avait rapporté de la guerre quantité de trophées. Autant de victoires au combat, qu'il exhibait fièrement lors de ses souleries.

Ses récits... Vantards, cruels, débordants de champagne, de cigares et de Polonaises transpirantes.

– Y en avait une, surtout, vingt dieux ! Une boniche dans un château. Magnifique, la garce. Et muette, en plus. Une peau comme du miel, des cheveux épais, lourds...

Les yeux mi-clos, Grand-père remonte le temps.

– Elle s'est allongée aussi sec. Dès qu'elle nous a vus débarquer, bibi et le petit Victor. On n'a même pas ôté nos casques ! Elle matait le plafond. Moi aussi, je le matais, le plafond, pendant que Victor s'envoyait cette beauté. Ça l'a requinqué, j'te jure ! Il se baladait dans la piaule graisseuse en sifflotant, guilleret, tandis que moi, pardi, je me la tapais à mon tour. Victor, il était insatiable. Il a remis le couvert, ce con. La frangine s'est contentée de s'essuyer avec son ourlet, en faisant la grimace. Puis la v'là qui se plaint qu'elle a des fourmis dans les guibolles. Des fourmis, je te demande un peu ! Elle avait surtout une tranchée entre les cuisses, oui. Une vraie outre ! J'ai fini par en avoir ma claque, moi. Cette salope m'a ri au nez ! Ha ! Une chouette pépée, en définitive. Puis tous les trois, on a cassé la croûte. Il s'est poché comme un fion, le Victor. Bah, il était tout gosse ! À Berlin, il s'est fait baiser par une Teutonne. Chauve comme mon genou, la pauvre bête. « T'as troué la peau de mon jules, qu'elle lui fait. Alors tu vas te marier avec moi. » Il darde sur elle des mirettes de merlan frit. Ça, elle ondulait de la coiffe, pour sûr. Et qu'est-ce qu'elle jactait, malheur ! Un moulin ! Bref. Elle perdait pas le nord pour autant : et de le délester de son arroseuse, et de lui attraper le ceinturon... Elle lui retirait le maillot, et ce con, il pipait toujours pas. Nous autres, on était morts de rire. Sauf que ça fouettait le roussi, et sérieux. Puisqu'elle était givrée, je vous dis ! Elle le fout à poil et s'met

à beugler. La paix de mon âme que c'est vrai! Elle le tri-pote en poussant la chansonnette! Et lui, le culbutant sur les chevilles, totalement chèvre. Puis v'là que ça le prend, il se met à trembler de la caboche aux pieds. La fille, elle, ne désarme pas: elle se fout à genoux et nous le palpe sur tout le corps, cette enragée. D'un bond, elle se remet sur ses pattes et qu'est-ce qu'elle sort, comme farce? Elle lui passe la main sur les yeux! Comme ça, comme pour les fermer... À la guerre, c'est pas ce qui s'appelle un bon signe. Sur-tout pas à la fin. «Tu seras mon mari, oui ou non?» qu'elle chante. «Ben oui», qu'il répond, l'andouille. Alors, ni une ni deux, elle l'attrape au collet et l'emmène derrière un tas de décombres. Nous de les suivre, pardi. Et là, qu'est-ce que je vois? Une saloperie de grenade qui lui pend de la robe. Et pas qu'une, mais deux. Deux longues grenades d'infanterie. Tous aux abris, bordel de merde! Après, on n'en a retrouvé que des lambeaux de tissu, de cette fille. Le pauvre Vic, on l'a enterré dans un seau. C'était plus que de la bouillie, à n'y rien comprendre: ils faisaient qu'une seule mélasse, les deux... On a réuni ce qu'on a pu dans un seau et on l'a mis en terre.

Il s'interrompt, nous dévisage longuement, Copain et moi, les sourcils froncés. Et d'exploser de rire.

– À la guerre comme à la guerre, hein? Vous y avez cru, bande de caves! Ha, ha! Foutaises, mes chéris. Pour y aller, ils y sont allés, derrière le tas de ruines, oui monsieur, et ça a été tout ce qu'il y a de plus réglo. On en a eu plein les esgourdes, nous autres. Elle braillait que c'était pas possible! On était fiers de nous, merde alors. On faisait de sacrés vainqueurs! Après, il a vraiment vécu avec elle, le Victor. Il l'a même épousée. Plus tard, elle a été envoyée dans un camp de travail, histoire de se faire remettre les idées en place. Et quand le Géorgien a cassé sa pipe, ils ont calté à Petropavlovsk, au Kazakhstan. Voilà toute l'affaire, mes pères.

Je les aimais bien, moi, ces histoires. Il y avait de ces personnages... Le lieutenant Lieberman, par exemple :

– Il était bigleux, Lieberman. Les totos pleuvaient de ses loches en feuilles de chou. Quand il nous secouait les plumes, elles remuaient en tous sens, ses loches. Un jour qu'on passait par un patelin teuton, il est tombé sur une vieille. Une jeune l'aurait rembarré fissa ! Il l'a fait boire, ce sauvage, et lui a débité un baratin à dormir debout. D'autant plus que l'interprète tenait un sacré plumet : il l'a fait boire aussi, celui-là. Et il s'en est pas privé, l'interprète : pour une phrase traduite, cet animal se rinçait deux fois le gosier. Un costaud, quoi. Là-dessus, Lieberman se jette sur la mémé. L'interprète ne moufte pas, regarde ailleurs. Et puis qu'est-ce qu'il entend ? L'autre, dans un allemand de merde, qui oblige la vioque à répéter après lui : « Je vais te trouver, qu'il gueulait. Répète ! Traduis-lui, toi. Je veux qu'elle répète, putasserie. Elle va se prendre bibi dans le râpeux, c'te langue de porc ! » Et il trousse la pauvre dame qui n'entrave que dalle, à deux doigts de tourner de l'œil... « Répète ! Youpin, youtre, grasnez de youtre... Dis-le, nom de Dieu ! » La vieille tombe dans les pommes. L'interprète, lui, se fend la poire, mais traduit quand même. Le nez dans les jupons, Lieberman continue de brailler : « Youtron, yite, chiure à pattes ! » L'interprète hésite : « C'est quoi, chiure ? – On s'en fout ! Trouve quelque chose, n'importe quoi ! » L'autre, ni une ni deux : « Mercanti ! Traître au Christ ! Judas ! » Lieberman est tout content, quand v'là qu'il pige que le pékin s'égosille en russe... Il s'arrache des jupes, attrape sa pétoire... C'est là que la vieille, elle se met à causer yiddish ! La malheureuse était juive !

Ces récits de fous. Grand-père les racontait toujours à jeun. Les vieux du coin se tenaient les côtes. Moi, j'ouvrais une paire de mirettes totalement ahuries...